

tance d'à peu près 172 milles, laissant 12 à 15 milles pour atteindre Roberval. Nous souhaitons qu'avant longtemps cette ligne de chemin de fer puisse atteindre Chicoutimi, en même temps qu'elle aura ses ramifications d'un côté jusqu'à St Prime et au-delà dans l'intérieur des terres, s'il est possible ; à l'autre extrémité, avoir ses embranchements de la rivière Batiscan à LaTuque ouvrant par là une voie de communication avec 60 milles de la navigation à vapeur sur la rivière St-Maurice, formant pareillement une route circulaire par chemin de fer et par eau, de Québec, via LaTuque, les Grandes Piles, à Trois Rivières, et ouvrant aussi à la colonisation la fertile vallée de la rivière Croche, l'un des tributaires du St-Maurice, et offrant aux marchands de bois un accès économique à LaTuque, le grand centre des opérations forestières du territoire du St-Maurice.

« De cette manière, comme nous le lisons dans un rapport sur le Lac St Jean, non seulement la vallée du Lac St Jean sera ouverte à la colonisation, mais aussi le Saguenay et le haut du St-Maurice au moyen de lignes d'embranchement. On créera ainsi un réseau de voies ferrées, qui serviront à développer l'immense intérieur de la province de Québec, et qui, sans aucun doute, dans un avenir rapproché, étendront leur influence civilisatrice jusqu'aux terres argileuses formant le bassin de la Baie James. Chaque année fournit une nouvelle preuve que ce grand bassin est susceptible d'être habité par des personnes civilisées, comme sous de semblables latitudes en Europe, et nous apprend que, tout en continuant de suivre la louable ligne de conduite d'ouvrir le Grand Nord-Ouest, nous ne devrions pas négliger de faire de semblables efforts pour développer une région presque d'une aussi grande valeur qui se trouve à nos portes mêmes, le « Grand Nord-Est. »

Une partie de la voie ferrée que nous allons parcourir, de Québec au township Gosford, distance de vingt six milles était complétée et livrée à l'exploitation au mois de septembre 1871 ; dès ce moment là, les résultats du trafic créé par cette nouvelle ligne, dont le roulage des trains sur des lisses en bois présentaient cependant de nombreuses difficultés, dépassèrent les espérances des directeurs de cette nouvelle compagnie. Trois grandes scieries s'élevèrent sur des rivières traversées par cette voie, et de grandes quantités de bois de corde et de bois équarri furent transportées sur le marché de la ville de Québec. Cependant la saison des pluies et des gelées fut un grand obstacle à la circulation ; la voie devenant hors de service, elle était abandonnée en 1874.

De 1874 à 1878, la compagnie ayant à vaincre les préventions d'un public mal disposé accusant, à tort cependant, ses directeurs de ne vouloir que spéculer sur les limites de bois que quelques-uns d'entre eux possédaient dans les townships avoisinants, ne fit que peu de travaux et l'entreprise semblait comme abandonnée ; mais grâce à l'appui du Conseil de ville de Québec, cette entreprise fut de nouveau mise à l'ordre du jour, en 1878, et cette compagnie porta alors le nom de « Compagnie du chemin de fer de Québec et Lac St-Jean » au lieu de « Chemin de fer de Québec et Gosford. » C'est alors qu'elle commença la construction du pont en fer situé sur la rivière Jacques-Cartier, et dont le coût a été d'à peu près \$50,000.

Cette compagnie fut alors vivement combattue par une compagnie nouvelle portant le nom de « Compagnie du chemin de fer du Saint-Laurent, des Basses-Laurentides et du Saguenay. » De 1879 à 1880, la Compagnie du chemin de fer de Québec et Lac St-Jean dépensait plus de \$300,000 et donnait de l'ouvrage à 500 hommes, dans la section de Québec et St-Raymond, distance de 33 milles qui fut terminée en 1881, aujourd'hui un grand village où les touristes en grand nombre s'y donnent rendez-vous, en attendant qu'ils puissent établir des villas sur les bords du Lac St-Jean, pour y passer la belle saison d'été.

En 1883, les membres de la Presse associée de la Province de Québec, au retour de Chicoutimi, faisaient leur première excursion au Village de St-Raymond et ses environs, où la Secrétaire de la Compagnie, M. J. G. Scott, nous avait préparé une cordiale et généreuse réception.—(A suivre.)

## CAUSERIE AGRICOLE

### CULTURE DU BLÉ (Suite.)

*Rendement du blé.*—Le produit du blé, par arpent, est très variable ; il dépend de la qualité du sol, de sa richesse, du climat, et beaucoup aussi des soins que l'on apporte à la culture de ce grain. Dans une bonne terre à blé, bien enrichie et bien cultivée, sous un climat favorable le blé peut donner 30, 35, 40 et même 50 minots à l'arpent. Cependant elles sont bien nombreuses les terres qui ne produisent pas même le quart de cette récolte, quoique sous des climats très bons ; la raison en est qu'à force de semer du blé sur le même champ, on a fatigué la terre, et en lui refusant en même temps de l'engrais on l'a appauvri davantage.

Bien plus que cela même, nombre de cultivateurs ne donnent pas à la préparation du sol qu'ils destinent à la culture des céréales, les soins convenables ; ils ensemencent une grande étendue de terrain, mais comme la saison des semailles est très courte, ils sont obligés de faire les travaux de labours à la course, et il les font mal. Il vaudrait cent fois mieux cultiver la moitié moins de terre et donner à nos cultures tous les soins qui leur sont nécessaires. En agissant ainsi on a tout à y gagner, car on diminue les dépenses en même temps qu'on augmente les produits. Sans cela on n'obtiendra que de faibles récoltes : huit, dix et au plus douze minots de blé à l'arpent, et ainsi on dépense en semaille, en labour et en frais de toutes sortes presque autant que la valeur de la récolte.

*Sueurs du blé.*—Ce sont les exhalaisons de feu et d'air qui sortent des gerbes du blé, comme la chose arrive pour le foin nouvellement mis en grange et qui n'a pas suffisamment séché, qui l'occasionne à pourrir.

Pour prévenir cet accident et ses suites, quand les pluies fréquentes forcent le cultivateur à renfermer sa moisson sans l'avoir pu sécher, il met au cœur du tas deux ou trois fagots d'épines, pour donner de l'espace, sans risque au jeu du feu et des exhalaisons.

Le grain même a aussi sa sueur : de là vient que le blé qui n'a pas sué n'est pas bon en semence, et ne fait pas du pain si sain, ni tant de profit, que quand toute l'humidité en est emportée ; il faut donc le lai-